

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTEURS

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 13 AVRIL 1893.

LA DAME EN NOIR

I

LA CONSULTATION

A l'époque où commence ce récit, dans les premiers jours du mois de mai de l'année 1862, le célèbre docteur Abel Chevriot, membre de l'Académie de médecine, un des doyens de la Faculté, exerçait encore sa noble profession, qu'il avait honorée par un dévouement qui n'avait jamais faibli pendant plus de quarante ans.

Jeune encore, il avait publié des brochures où il traitait des affections nerveuses et cérébrales et principalement des maladies internes de la femme. Ses écrits, très remarquables, avaient appelé sur lui l'attention du monde savant et commencé sa réputation.

Plus tard, médecin en chef des hôpitaux, il avait acquis, comme praticien, une renommée qui s'était répandue dans le monde entier.

Après avoir vieilli en soulageant, en guérissant ses semblables, l'âge lui avait conseillé de prendre sa retraite. Il s'était donc démis de ses fonctions de médecin en chef à l'hôpital Saint-Louis ; mais quoiqu'il eût bien acquis le droit au repos, il sentit qu'il ne devait pas refuser complètement à ceux qui souffrent le secours de sa science et de son expérience.

D'ailleurs il était médecin.

Il avait embrassé sa profession par vocation, et il aimait la médecine. Et puis, ayant passé toute sa vie au milieu des malades, pouvait-il les abandonner ainsi brusquement ? Non.

Il demeurait rue du Helder ; il ouvrit là, dans son appartement, un cabinet de consultations.

Comme il s'était particulièrement occupé des maladies de la femme, sur lesquelles il avait fait des études approfondies, il résolut de donner exclusivement ses soins au sexe féminin.

Il n'attendit pas longtemps la clientèle et n'eut pas beaucoup à faire pour l'amener à lui.

Dès qu'on sut que le docteur Abel, — on l'appelait presque toujours. — par son prénom, — recevait chez lui, en consultation, les malades, toujours à la recherche de la guérison ou tout au moins du soulagement, accoururent nombreuses.

Le vieux médecin, qui avait espéré un peu de repos nécessaire à son âge, se trouva plus occupé que jamais. Il recevait le matin de neuf heures à midi et le soir de deux heures à cinq heures.

Mais il ne se plaignait pas, et c'est à peine si parfois, il se sentait un peu fatigué. Il était si heureux de pouvoir rendre encore quelques services !

Bien que sa fortune fût modeste, presque médiocre, ce n'était pas pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent, que le docteur Abel s'était fait médecin spécialiste. Oh ! non. Du reste, jamais, dans aucun temps, il n'avait été âpre au gain. Il recevait ce qu'on lui donnait et on lui donnait ce qu'on voulait.

La rue du Helder, située dans un des riches quartiers de Paris, amenait naturellement chez le docteur de riches clientes ; celles-ci payaient la consultation, attirées par la grande réputation du médecin et peut-être plus encore par sa bonté légendaire.

Et elles n'avaient pas tort de venir en toute confiance, les pauvres souffrantes, car c'était avec elles surtout que le bon docteur se montrait doux et bienveillant.

C'est qu'il y a une différence entre la femme riche et la femme pauvre. Souvent, pour une nausée, une petite migraine, une contrariété qui agace ses nerfs, un malaise quelconque, la femme riche court vite au médecin. Assurément, la maladie atteint la femme riche comme la femme pauvre, mais combien de dames opulentes ne sont que des malades imaginaires ! La femme pauvre, qui a sa vie à gagner, ses enfants et son ménage à soigner, ne se décide à voir le médecin et à faire usage de médicaments, toujours coûteux, que lorsqu'elle se sent réellement et sérieusement malade.

Le docteur Abel savait cela très bien et en avait d'ailleurs chaque jour l'expérience sous les yeux.

Il n'y avait chez lui qu'un unique salon d'attente. Il était spacieux, avec des divans, des canapés, des fauteuils, des chaises tout autour ; au milieu un grand guéridon couvert de journaux illustrés et autres que les clientes pouvaient lire en attendant qu'elles fussent appelées à leur tour dans le cabinet du docteur.

La femme du monde, élégante et richement mise, était là avec la femme du peuple, timide et pauvrement vêtue. Le docteur se souciait peu des froncements de sourcils de la grande dame ou de la belle mondaine dont l'orgueil et la fierté pouvaient avoir à souffrir. Entre les diverses classes de femmes qui avaient recours à lui, il n'établissait aucune distinction. Toutes étaient souffrantes, malades, il y avait égalité entre elles.

Dependant, avec ce tact et cet instinct délicat de la femme, les clientes pauvres se tenaient à l'écart dans un coin du salon, formant un groupe, et, timidement, silencieusement, chacune attendait l'appel de son nom donné en entrant à un valet de chambre.

Un matin, introduite par le domestique, une jeune femme, de taille élégante et souple, entra dans le salon où se trouvaient déjà une vingtaine de personnes formant plusieurs groupes ; elle s'assit sur une chaise dans un endroit reculé du salon. On ne l'avait pas encore vue chez le docteur ; c'était une nouvelle cliente.

Les personnes présentes n'avaient pas fait d'abord grande attention à elle ; mais au bout d'un instant, ayant relevé sa voilette, elle attira vite tous les regards.

Il fallut toute la sévérité habituelle du salon de M. Chevriot pour réprimer les cris d'admiration.

C'est que, en effet, la jeune inconnue était délicieusement jolie. Elle avait la fraîcheur du printemps. Du reste, elle ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle possédait au suprême degré toute la grâce et tout le charme de la jeunesse. Elle était mise très simplement, mais avec un goût exquis. Sous son corsage bien ajusté s'accusaient ces formes parfaites qu'on admire dans les beaux marbres antiques, et sa figure douce, aux traits fins et réguliers, d'un dessin très pur, pleine